

ON NE NAÎT PAS FÉMINISTE, ON LE DEVIENT

Camille Chuzeville

raconter la vie

Une jeune femme évoque avec sa grand-mère l'expérience de l'avortement alors qu'il était illégal, puis quand il est devenu légal. Se reconnaître dans les revendications féministes, c'est, pour elle, s'inscrire dans la continuité des combats quotidiens des femmes de sa famille pour affirmer leur indépendance.

Il ne fallait rien dire, être courageuse et penser à soi avant tout. Aujourd'hui, elle ne se souvient que d'un appartement situé au quatrième étage d'un immeuble haussmannien. Une amie l'avait accompagnée. Le trajet avait duré une heure et demie. Je suis sûre que Mamie doit avoir des souvenirs de cet homme anonyme dont elle avait eu l'adresse par le bouche à oreille. Elle n'était pas restée longtemps. N'avait reçu ni garantie écrite, ni attestation. N'avait rien déclaré. Il lui avait posé une sonde qu'elle avait gardée huit jours et que son médecin traitant lui avait enlevée. Ce dernier disait ne pouvoir faire que cela ; il était déjà bien gentil. À l'évacuation de la sonde, elle s'est mise à perdre une énorme quantité de sang, a dû se rendre à l'hôpital, où même l'infirmière a blêmi. On lui a fait un curetage, endormie. Elle n'a pas souffert.

La deuxième fois, les choses ont été bien différentes. Il fallait passer par la case Planning familial, se rendre à des rendez-vous, c'est-à-dire prendre des jours de congés bien évidemment non payés ou mentir à ses employeurs. Répondre à de nombreuses questions : « Comment cela a bien pu arriver ? Pourquoi ne voulez-vous pas de cet enfant ? » ; rencontrer plusieurs personnes, c'est-à-dire laisser une décision privée dans les mains d'inconnus. Ces gens ont tout fait pour qu'elle change d'avis ; ils lui ont sûrement demandé une somme plus importante que le précédent faiseur d'ange. Mais elle était décidée et tout à fait consciente de son acte, cette fois encore. Il lui fallait suivre la procédure, être patiente et souffrir en silence. L'avortement était devenu légal. Papy était lui au courant des deux interventions, Mamie savait qu'il ne lui ferait aucun reproche mais qu'il ne l'accompagnerait pas dans cette épreuve, il était sur la route, le téléphone portable n'existait pas, elle ne pouvait l'attendre. Lui-même ne voulait pas d'autres enfants, c'était encore une, deux bouches à nourrir. Après la réponse positive des conseillers du Planning familial, Mamie s'est rendue à

l'hôpital accompagnée de ma mère âgée de 21 ans. C'est là qu'éveillée, on l'a torturée à vif. La douleur, ineffaçable, se manifeste encore. Plus tard, sa fille – ma tante – subira elle aussi un pareil supplice. À l'Hôtel Dieu de Lyon, dans les années 1990, la légalité imposait encore ces souffrances.

Mamie était faite pour la maternité. Elle a eu ma mère à 17 ans et demi puis, dans la foulée, deux autres enfants. Elle aurait pu en avoir plein d'autres si l'avortement n'avait pas existé. Car Mamie est tombée enceinte encore deux fois ; mais il était financièrement impossible d'assumer deux autres enfants avec seulement quelques heures de ménage non déclarées et mon grand-père sur la route. Seule avec trois enfants, Mamie a passé le permis dès qu'elle a pu se le payer. Elle n'a jamais abandonné sa petite voiture, à laquelle elle tient comme à la prunelle de ses yeux. Aujourd'hui, c'est moi qui me gare rue Edouard-Millaud. A ma gauche, des affiches présidentielles sur le mur de l'ancienne gare. Je ferme ma voiture, traverse, passe devant la médecine du travail, la Lyonnaise des Eaux. Je sonne à la porte de ma seconde maison. Une maison dans laquelle est apparue la vie, mais où elle a été refusée aussi.

Mamie me crie de passer par le garage. Au fond, une lumière est allumée : papy doit sûrement bricoler. Je vais lui dire bonjour dans son bric-à-brac, un endroit incroyable où l'on trouve des scies, des lustres, des vélos, même des béquilles. Puis je pénètre dans la lingerie où une odeur rafraîchissante réveille mes narines. Pour une fois, je monte sans m'attarder dans la salle de billard entr'ouverte. Mamie est là, dans la cuisine, devant ses mots. J'ai dû passer des centaines d'heures dans cette pièce, où je fume aujourd'hui une cigarette, après y avoir joué aux Barbie, fait mes devoirs, épluché les légumes pour la soupe du soir. J'y partage souvent un thé et des confidences avec Mamie. Nous mangeons des petits gâteaux, comme lorsque je l'accompagnais les soirs de semaine chez Turbotex, une des entreprises où elle effectuait des ménages. Tout en me faisant réciter mes poésies, elle passait d'un bureau à l'autre avec un chiffon à la main. Avant moi, elle avait emmené ses enfants chez ses patrons notaires, ne pouvant faire autrement. Mon oncle et ma tante s'amusaient à tirer les grands rideaux rouges pendant que ma mère essayait de les calmer. Ma mère, plus âgée, devait toujours montrer l'exemple et s'occuper de ses cadets comme une petite maman tandis que leur propre mère ramassait les tasses de café

abandonnées chaque jour à la même place. Laisse... La femme de ménage s'en chargera.

Toute sa vie, elle a été au service des autres. Au service de ces femmes aisées auxquelles elle rendait leurs maisons vivables ; au service des siens, qu'elle a choyés : aller chercher le pain, les médicaments, récupérer des chaussures chez le cordonnier... La maternité, le dévouement aux autres lui ont réussi. Ils lui ont donné une énergie de vivre impressionnante. Quoiqu'usée par le travail, elle n'est jamais malade. S'étant retrouvée seule assez jeune avec une petite fille et un mari absent, elle a appris très tôt à se faire confiance, et à regarder le quotidien droit dans les yeux.

Pendant ce temps, papy traversait la France. Savait-il à quel point sa femme se démenait en son absence ? A-t-il saisi ce qu'elle nous a donné ? Et lui, que pensait-il dans sa cabine, seul, loin de son épouse, de ses enfants, de cette maison qu'il retapait le week-end ? Mon grand-père parle souvent seul, peut-être parce qu'il a longtemps vécu dans un camion routier, entre deux sièges et une couchette placée face à une télé de 20 x 20 cm. Était-il là quand Mamie a dû recourir à l'avortement ? Sans doute pas. Mais, dans ces épreuves « féminines » qui constituaient alors une « punition », elle n'a jamais été seule. Aujourd'hui, Mamie n'en parle presque plus, comme tant d'autres femmes. Pourtant, l'avortement n'a pas seulement sa place dans l'intimité des « conversations de filles ». C'est un acte politique et un acquis social fragile. N'a-t-il pas été menacé tout récemment ?

« Si j'avais pu, je serais venue avec vous ! » m'a assuré Mamie. Il faut se battre pour ça. Maman, sa fille, m'a dit que si l'on touchait à l'avortement, elle descendrait dans la rue. Aujourd'hui, 1er février 2014, place des Terreaux à Lyon, c'est notre toute première manif, à ma mère et moi. « Et si Marie avait connu l'avortement, on n'aurait pas tous ces emmerdements ! » Le slogan donne le ton. Je découvre, entre les parapluies, la liberté d'assumer son féminisme sans tabou, d'afficher ses convictions sans se prêter aux reproches absurdes des autres. Dans cette ambiance portée par le Front de gauche, j'ai trouvé une communauté.

J'ai vingt ans et représente trois générations de femmes. Mamie a su préserver son indépendance en travaillant et en élevant ses enfants presque seule. Maman a su s'affirmer en tant qu'adjointe face à des hommes qui, à

cette époque, faisaient majorité au Conseil municipal. Ma tante démontre chaque jour son courage et son indépendance en travaillant par tous les temps sur les marchés. Quant à moi, je me dirige l'an prochain vers le master EGALES proposé par l'Université Lumière Lyon 2 pour soutenir les avancées en matière d'égalité des sexes, de lutte contre les discriminations et de ce fait, dans le but de travailler aux droits des femmes et des hommes avec mes convictions de féministe actuelle. Aujourd'hui, rien n'est acquis, tout reste à faire !